

ESSAI

N° 123.

SUR

LA FOLIE;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 4^e juin 1827, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine;*

PAR PIERRE-LOUIS-AMBROISE GUINET, de Saujon,
Département de la Charente-Inférieure.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1827.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.

MESSIEURS.

Anatomie.....	CRUVEILHIER.
Physiologie.....	DUMÉRIL.
Chimie médicale.....	ORFILA.
Physique médicale.....	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale.....	CLARION.
Pharmacologie.....	GUILBERT.
Hygiène.....	BERTIN.
Pathologie chirurgicale.....	{ MARJOLIN.
	{ ROUX.
Pathologie médicale.....	{ FIZEAU.
	{ FOUQUIER.
Opérations et appareils.....	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale.....	ALIBERT.
Médecine légale.....	ADELON, <i>Président.</i>
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés.....	DESORMEAUX.
	{ CAYOL, <i>Examineur.</i>
	{ CHOMEL, <i>Examineur.</i>
Clinique médicale.....	{ LANDRÉ-BEAUVAIS.
	{ RÉCAMIER.
	{ BOUGON.
Clinique chirurgicale.....	{ BOYER.
	{ DUPUYTREN, <i>Suppléant.</i>
Clinique d'accouchemens.....	DÉNEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT,
LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

MESSIEURS

MESSIEURS.

ANDRAL.	GIBERT.
ARVERS.	GERDY.
BAUDELOQUE.	KERGARDEC.
BOUVIER.	LISFRANC.
BRESCHET.	MAISONABE, <i>Examineur.</i>
CLOQUET (Hippolyte).	PARENT DU CHATELET, <i>Examineur.</i>
CLOQUET (Jules), <i>Examineur.</i>	PAYET DE COURTEILLE.
DANCE.	RATHEAU.
DEVERGIE.	RICHARD.
DUBOIS, <i>Suppléant.</i>	ROCHOUX.
GAUTHIER DE CLAUDEY.	VELPEAU.
GÉRARDIN.	RULLIER.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE.

A MA MÈRE.

A MON AÏEULE.

Témoignage respectueux d'amour et de reconnaissance

P.-L.-A. GUINET.

A MON PÈRE.

A MA MÈRE.

A MON FRÈRE.

À MON AMI ET À MON FRÈRE.

À MON FRÈRE.

ESSAI

SUR

LA FOLIE.

Définition. LA folie, *folie de SAUVAGES*; *aliénation mentale* de M. PINEL; *morbi mentales* de LINNÉ, etc., est définie par M. GEORGET (*folie*, Dict. de méd.) une maladie apyrétique du cerveau, ordinairement de longue durée, presque toujours avec lésion incomplète des facultés intellectuelles et affectives, sans trouble notable dans les sensations et les mouvemens volontaires, et sans désordres graves, ou même sans désordres marqués dans les fonctions nutritives et génératrices, à quoi nous pourrions ajouter; dit-il, ... « 1°. que le malade a des idées, des passions, des déterminations différentes des idées, des passions, des déterminations qui lui étaient familières; 2°. qu'il conserve en général la conscience de sa propre existence, celle des objets avec lesquels il se trouve en rapport, et se rappelle, en guérissant, toutes les impressions qu'il a reçues, tous les motifs de ses actions, etc.; 3°. qu'il méconnaît son état de délire, se croit en bonne santé, ou bien que, s'il ne le méconnaît pas, sa volonté est impuissante pour le maîtriser. »

Si cette expression *maladie du cerveau* signifie l'altération, la lésion

de cet organe, je crois la définition de M. *Georget* un peu prématurée ; car il ne me semble pas encore très-clairement démontré que la lésion de la substance du cerveau soit la cause de la folie. Aussi, conformément à mon opinion, je dirai : la folie est une maladie apyrétique, ordinairement de longue durée, dans laquelle les facultés intellectuelles et affectives sont perverties, les autres fonctions s'exerçant à peu près comme dans l'état de santé.

Division. Les aliénations mentales ont été divisées en plusieurs genres, selon les principaux caractères qu'elles présentent. M. *Pinel* a donné le nom de *manie* au délire général avec agitation, irascibilité, etc.; celui de *mélancolie* au délire exclusif avec penchant au désespoir, abattement, morosité; *démence* à une débilité particulière des opérations de l'entendement et des actes de la volonté; *idiotisme* à une sorte de stupidité, de nullité d'idées et de caractère. M. *Esquirol* a substitué au mot *mélancolie* celui de *monomanie*, parce que tous les délires exclusifs ne sont pas avec penchant à la tristesse, et que ce genre d'aliénation n'est point occasionné par la bile noire, comme on le croyait autrefois. Il nomme *idiots* les individus dont les facultés n'ont jamais été développées; *imbécilles* ceux qui occupent un degré un peu plus élevé. Il réserve le nom de *démence* à l'état dans lequel se trouvent les hommes qui, ayant joui de leurs facultés intellectuelles, sont tombés dans une espèce de nullité, d'anéantissement. Chaque genre renferme plusieurs espèces qui pourraient elles-mêmes être subdivisées en un nombre infini de variétés. Quelques espèces, surtout parmi celles du genre *monomanie*, ont reçu des noms particuliers; ainsi, on appelle *érotomanie* l'aliénation caractérisée par un amour délicat et exempt de désirs vénériens; *démonomanie* la persuasion d'être possédé du démon; *mélancolie* ou *hypomanie*, de M. *Esquirol*, les idées tristes et pénibles; *panophobie* la crainte, la frayeur; *misanthropie* l'aversion pour ses semblables.

D'après la définition de la folie et le sens attaché aux mots *idiotisme* et *imbécillité*, les idiots et les imbécilles ne devraient peut-être pas

être placés parmi les aliénés , puisque les phénomènes qu'ils présentent sont moins relatifs à la perversion de l'intelligence qu'à son peu de développement. Cependant , comme beaucoup parmi eux ont des idées déraisonnables , et sont portés à des actions dangereuses pour les autres hommes , nul asile , je crois , ne saurait offrir plus de garanties contre les actes auxquels ils pourraient se livrer , que ceux où tout concourt à maintenir dans l'ordre des êtres que leur imagination égarée tend toujours à en faire sortir.

La différence entre les idiots et les imbécilles n'étant que du plus au moins , la gradation est insensible , et la ligne de démarcation doit être difficile à poser entr'eux ; mais je la crois assez peu importante , les uns et les autres devront être soumis aux mêmes moyens de surveillance et de traitement. La même transition insensible ayant lieu entre les imbécilles et les hommes doués de la raison et de l'intelligence nécessaires aux actes ordinaires de la vie , les limites doivent être également difficiles à établir. Elles deviennent cependant d'un grand intérêt , lorsqu'il s'agit de décider si tel individu possède des facultés assez développées , pour que la gestion de sa fortune puisse lui être confiée ; ou si tel autre , qui sera l'auteur d'un délit ou d'un crime , l'aura commis dans le plein et libre exercice de sa volonté et de sa raison. Les moyens conseillés par les auteurs de médecine légale pour éclairer la conscience des magistrats sur ce point seront énumérés dans le cours de cette dissertation , où j'ai l'intention de dire un mot de l'idiotisme et des autres genres de folie , des causes , des symptômes , de la marche , du siège et du traitement propres particulièrement à la manie et à la monomanie.

Idiotisme. M. Georget , d'après la division établie par M. Esquirol , définit les idiots , « des individus privés plus ou moins complètement d'intelligence , » et les imbéciles , « des êtres chez qui on observe quelques idées , un usage borné de la parole , un peu de mémoire et certaines actions raisonnables. » La face , où se peignent ordinairement

tous les mouvemens de l'âme, est la première chose qui fixe l'attention. « Ici, dit M. *Georget*, la mine n'est pas trompeuse, la physionomie annonce au moins clairvoyant l'absence ou la mutilation de l'intelligence. » Cemanque d'intelligence des idiots est occasionné, sans doute, par le défaut de développement du cerveau; mais quelle cause a pu empêcher cet organe d'acquérir son volume ordinaire? De tout temps il a été l'objet des recherches des médecins qui se sont efforcés de trouver en lui le siège et les causes de l'idiotisme, persuadés qu'il était, aussi bien que la folie proprement dite, occasionné par un vice organique. Mais l'examen le plus attentif n'a pas jeté un grand jour sur ce point de la science; il a fait connaître, il est vrai, des altérations de forme, de structure, des endurcissemens, des irrégularités dans la boîte osseuse, etc. (D'autres fois le cerveau a paru comme dans l'état de santé, seulement moins volumineux.) Toutes ces altérations sont, néanmoins, je crois, insuffisantes pour se rendre compte de l'idiotisme; car elles peuvent elles-mêmes être l'effet d'autres causes aussi difficiles sans doute à saisir, dans beaucoup de cas, que la manière dont se produisent en nous les sensations.

Les êtres les mieux organisés ne doivent apporter en naissant que la faculté de sentir; de celle-ci viennent ensuite les idées et les raisonnemens qui donnent la mesure de l'intelligence. Les idées n'existent point en nous; nous n'avons que les instrumens propres à les produire, et ceux-ci sont les sens et le cerveau. Les organes des sens mériteraient donc aussi, je pense, un examen attentif; car dans la perception des sensations, le cerveau n'agit que secondairement à l'impression fournie par les sens; or, s'il est arrivé que ceux-ci aient manqué, il aura été impossible au cerveau de recevoir aucune impression, et dès-lors le stimulant le plus capable de le développer. Comme néanmoins ces altérations seront relatives au mécanisme de l'innervation, elles devront être bien difficiles, pour ne pas dire impossibles à saisir.

Les symptômes de l'idiotisme sont appréciables, pour ainsi dire, dès les premiers momens de la vie, et il est rare qu'à cette époque on

ait pu constater sur les enfans quelque maladie de laquelle on pût faire dépendre celle qui les accablait le reste de leurs jours. Quelquefois, cependant, des coups, des chutes sur la tête, l'hydrocéphale, des frayeurs pendant la grossesse, etc., sont des causes probables de l'idiotisme ; mais dans les autres cas, sans cause sensible, le défaut d'intelligence n'est occasionné, je crois, que par l'absence des sensations, soit que dès le principe le cerveau ne se trouvât pas dans les conditions nécessaires pour recevoir l'impression des objets extérieurs fournie par les sens, soit que les sens fussent trop mal formés pour prendre connaissance de ce qui agissait sur eux, et transmettre la sensation au cerveau. On voit, en effet, les idiots manquer presque constamment d'un ou de plusieurs sens. Insensibles à tout ce qui les environne, les moins élevés dans l'échelle sont, en quelque sorte, réduits à une existence végétative ; et, dans tous les cas, le degré de leur intelligence me semble en rapport avec le développement de leurs sens. Les auteurs citent un très-grand nombre d'exemples d'idiots privés de leurs sens. M. *Esquirol* parle, entr'autres, d'une jeune idiote de onze ans, sourde, muette et aveugle, qu'on trouva presque sans vie à côté de sa mère, morte depuis plusieurs jours. M. *Georget* cite (Dict. méd., art. *idiot.*) un cas observé par lui et M. *Pinel* fils ; il dit : « le cadavre d'une idiote dont les membres droits étaient atrophiés et paralysés offrit les nerfs de ces membres injectés de sang, et plus volumineux d'un tiers que ceux des membres sains. » D'un autre côté, les idiots se trouvent particulièrement dans les pays monotones, dans les campagnes, où les objets extérieurs et les actions de la vie sont à peu près toujours les mêmes, et où, par conséquent, les sens accoutumés aux corps environnans ne sont plus excités par eux, et ne portent plus alors au cerveau d'impression nouvelle, d'excitant nouveau ; au contraire, on trouve peu ou point d'idiots dans les villes, où les sensations sont sans cesse renouvelées, et où le cerveau a plutôt à souffrir d'un trop grand nombre d'excitans.

Il est des aliénés, dit M. *Esquirol*, qui sont dans l'impossibilité de lire, parce que les caractères leur paraissent d'une telle grandeur,

qu'ils se confondent tous. Si donc, dans ces cas, les organes de la vue étaient altérés au point d'exagérer ainsi les objets, ne pourrait-il pas se faire que, dans d'autres circonstances, ces organes ou ceux des autres sens fussent affectés de manière à ne plus recevoir l'impression des corps environnans? et dans les cas dont parle M. *Esquirol*, l'exagération des caractères n'a pu, je crois, dépendre que d'un vice des organes de la vue, et non du cerveau; car dans l'acte de la perception, le cerveau n'est, en quelque sorte, qu'un organe passif qui reçoit les impressions fournies par les sens. Ce qui prouverait peut-être que les sens chez les idiots ont pu être primitivement affectés, et que le cerveau se trouvait dans les conditions nécessaires à l'innervation, c'est que les altérations se rapportent toutes à la vie de relation, tandis que les autres fonctions, la nutrition, la génération, etc., s'exercent à peu près comme chez les êtres les mieux développés. De plus, les autres hommes paraissent avoir d'autant plus d'intelligence qu'ils ont des sens plus parfaits, plus exercés, tandis que ceux auxquels il en manque quelqu'un, mais par un vice évident des organes qui lui sont propres, sont moins heureusement partagés du côté des facultés intellectuelles.

Quelleque soit la cause qui ait empêché le développement du cerveau, la physionomie des idiots et des imbéciles annonce la stupidité, la nullité d'idées, suivant l'expression de M. *Georget*. Je ne crois pas cependant que les idiots et les imbéciles soient absolument dépourvus d'idées, car ils reconnaissent les personnes qui ont soin d'eux, ils leur baisent les mains en signe de reconnaissance; quelques-uns sont voleurs, se mettent en colère, etc., ce qui ne peut avoir lieu que par suite de quelques idées et d'une sorte de raisonnement. Les imbéciles surtout, mais déjà assez élevés dans l'échelle, sont susceptibles d'une certaine éducation; mais tout ce qu'ils éprouvent n'est que le rudiment de ce que sentent les autres hommes. Le langage des uns et des autres se borne à quelques syllabes, ou, au plus, à quelques mots mal articulés, ce qui peut tenir à ce que dès le principe ils n'ont pu apprendre la formation des sons; et peut-être dans quelques cas, surtout chez

ceux qui sont privés de quelqu'un des sens, à l'impossibilité où ils se trouvent d'avoir assez d'idées pour former une phrase ; car une phrase, si courte qu'elle puisse être, entraîne toujours, je crois, un raisonnement ; or, dans un raisonnement, il y a plusieurs idées, et une idée n'étant relative qu'à un objet, la connaissance de tous les objets propres à donner les idées dont l'association constitue le raisonnement, ne peut-elle pas manquer à l'individu privé d'un ou de plusieurs sens ?

Parmi les individus jouissant de leurs droits de citoyen, il en est qui se rapprochent des imbéciles, et qui sont surtout remarquables par le défaut d'aptitude à l'étude des choses qui nécessitent de l'intelligence et du jugement, par l'imprévoyance et la fausseté du raisonnement. Tous ces phénomènes dépendent sans doute d'une même cause, le peu de développement du cerveau, et, par suite, le peu de jugement, car la prévoyance est un jugement tacite. Mais si les imbéciles moins élevés sont dans l'impossibilité de former un raisonnement par le manque d'idées, chez les autres le jugement et le raisonnement sont peut-être viciés par le défaut d'équilibre, d'harmonie entre les sens, et dès-lors entre les sensations transmises au cerveau. Un jugement, en effet, est une opinion portée sur le rapport que peuvent avoir entr'eux divers objets ; si donc, chez ces individus, les sens sont inégalement développés, ils devront prendre des objets une connaissance inégale et imparfaite, mais d'autant plus exacte que leur développement sera plus grand ; or, s'il arrive que, par une opération de l'esprit, il s'établisse un rapport et un raisonnement entre diverses idées qui auraient eu leur source dans des sens différens et inégalement formés, le jugement qui en résultera ne devra-t-il pas être d'autant moins juste que les idées premières, qui formaient en quelque sorte les prémisses, auront été elles-mêmes moins justes ?

Les idiots et les imbéciles sont des êtres malheureux, condamnés à ne jamais jouir des bienfaits de la vie. Pour la plupart séparés de la société, dont ils ne sauraient faire partie, n'ayant presque nulle conscience d'eux-mêmes, sans soucis sur le présent et sur l'avenir, ils

portent rarement leur existence au-delà de trente années, pendant lesquelles ils traînent, à travers mille infirmités dégoûtantes, ce triste présent du ciel.

Divers genres d'aliénation. La manie, la monomanie et la démence se partagent plus particulièrement la foule de ces malheureux, qui, regardés autrefois comme des êtres presque incurables et extraordinaires, étaient abandonnés à leur triste sort; dépouillés de l'affection de leurs proches, ils étaient souvent privés des secours nécessaires aux premiers besoins de la vie, ou victimes des plus mauvais traitemens. Maintenant, par les heureux progrès de la science, de la raison et de la sagesse, ces hommes, qui méritent tous nos égards, peuvent être pour la plupart rendus à la société, lorsque, recueillis dans des lieux convenables, ils ont pu être soumis à un traitement rationnel.

Le caractère commun à ces divers genres de folie, surtout aux deux premiers, est la perversion des facultés intellectuelles et affectives. Si, relativement aux imbéciles et au reste des hommes, la gradation des uns aux autres est insensible, et s'il est impossible d'établir une ligne de démarcation entre les individus capables de jouir de leurs droits de citoyens et ceux qui doivent en être privés, je crois que, jusqu'à un certain point, il pourrait en être ainsi des divers genres de folie, ou du moins que chacun pourrait être comparé à un des états dans lesquels se trouvent journellement les hommes doués de raison, et aux phénomènes qu'ils présentent. Ainsi à qui n'est-il pas arrivé, fortement occupé d'une idée, de parler seul, rire, faire des gestes sans s'en apercevoir, sans songer à lui-même, ni à ce qui l'environne, et de revenir tout à coup comme d'un songe, tout étonné, et se rappelant ce qu'il a dit ou fait, ou au moins la pensée qui l'occupait principalement. Cet état me semble être une espèce de monomanie. D'autres individus sont sans cesse distraits, ils paraissent continuellement occupés d'autres objets que ceux qui devraient fixer leur attention. Il n'est personne qui n'ait quelque trait

à ajouter à ceux rapportés par La Bruyère. Surtout, il est des hommes d'une très-grande susceptibilité; la moindre des choses les irrite; une injustice, une maladresse, une nouvelle fâcheuse, etc., les enflamme, et leur imagination exaltée ne leur permet plus de mettre de digue au torrent de paroles, et souvent d'injures dont ils inondent les auteurs de leur mécontentement, et même les personnes les plus innocentes. Ces hommes, dans ce cas, ont, je trouve, beaucoup de rapport avec les maniaques.

La démence a aussi son analogue; je ne veux pas parler des vieillards qui sont tombés dans cet état par suite des progrès de l'âge. Mais qu'un homme se soit livré à un accès de colère, qu'il ait été en proie à une cause excitante quelconque qui ait exalté ses facultés intellectuelles, le vin, par exemple, lorsqu'il rentrera dans son état naturel, il se sentira fatigué, accablé; il ne sera pas d'abord susceptible d'une grande application, et cette dernière faculté sera d'autant plus de temps à revenir que la cause excitante aura duré plus longtemps. On voit surtout les hommes adonnés au vin finir par tomber dans une espèce de nullité, d'anéantissement, qu'on ne saurait mieux comparer qu'à la démence. Ces observations pourraient re de quelque utilité dans l'appréciation de la cause immédiate de la folie.

Causes. Les causes de la folie sont divisées en *prédisposantes* et en *excitantes*. Parmi les premières on trouve : 1°. l'âge, celui des deux époques critiques chez les femmes, l'âge viril chez les hommes; 2°. le sexe féminin; 3°. une disposition héréditaire; 4°. le tempérament nerveux; 5°. une éducation vicieuse; 6°. le célibat; 7°. certaines professions; 8°. des accès antérieurs de folie; 9°. quelques maladies, telles que l'épilepsie; 10°. les saisons, l'été plus que l'hiver; 11°. Les climats tempérés.

1°. Certaines époques de la vie paraissent plus disposées à la folie; ainsi M. Georget, d'après un assez grand nombre de malades admis

dans divers établissemens de France et d'Angleterre, indique comme cause prédisposante l'âge de trente à quarante ans, puis celui de vingt à trente, enfin celui de quarante à cinquante : les deux époques extrêmes de la vie en fournissant très-peu. M. Esquirol, du rapprochement des relevés faits à Bicêtre, la Salpêtrière, et son établissement, dit qu'on peut conclure que l'aliénation mentale est plus fréquente de vingt-cinq à trente-cinq ans, puis de cinquante à soixante, enfin de trente-cinq à cinquante; que la raison est plus vacillante chez les femmes aux deux extrêmes de la vie, et chez l'homme dans l'âge consistant. La raison n'est peut-être pas réellement plus vacillante, mais les causes capables de la maîtriser sont plus nombreuses et plus fortes. Les deux époques critiques chez les femmes sont en effet des causes puissantes et fréquentes de maladies; chaque jour on est témoin des désordres qu'elles occasionnent; mais, indépendamment des troubles physiques, ne peut-il pas en résulter aussi un trouble moral, et pour la jeune fille qui commence une nouvelle vie, qui éprouve des sentimens nouveaux, et pour la femme sur le retour de l'âge, qui sent qu'elle a perdu sa plus belle prérogative? L'homme, dans l'âge mur, doit aussi être exposé à bien des influences morales. C'est en effet de trente à quarante ans qu'il commence à paraître dans la société; jusque-là il n'y avait, en quelque sorte, occupé qu'une place secondaire; à cet âge son avenir, et souvent celui d'une famille déjà nombreuse, dépend de lui; il court après les honneurs et les richesses, dit Horace, *Quærit opes et amicitias, inservit honori*, et le succès ne couronne pas toujours ses efforts.

2°. *Le sexe féminin.* D'après plusieurs relevés, il paraît que les femmes sont plus exposées à la folie que les hommes; le tempérament nerveux qui leur est propre, les divers états dans lesquels elles sont susceptibles de se trouver, la menstruation, la grossesse, les couches, la lactation et leur position sociale qui les expose à des chagrins, etc., dit M. Georget, semblent être les causes de leur prédisposition à l'aliénation. M. Esquirol pense que la différence se rap-

proche beaucoup de l'état général de la population, et que si la proportion paraît plus grande en France qu'en Angleterre, cela tient à la manière dont elles sont élevées, à l'éducation vicieuse qu'elles reçoivent dans notre pays.

3°. *Une disposition héréditaire.* Les auteurs citent un très-grand nombre d'exemples d'aliénations produites par cette cause. M. Esquirol, dans ses cours, nous a souvent montré des aliénées dont quelques parens avaient été atteints de cette maladie; il nous a rapporté l'histoire de plusieurs autres, particulièrement de manies au suicide. L'habitude de l'ivresse chez les parens, des frayeurs pendant la grossesse, etc., paraissent être autant de causes d'aliénation; en outre les enfans y sont plus disposés, si leur père et leur mère ont été aliénés l'un et l'autre, ou s'il sont nés après la manifestation de l'aliénation. Je pense qu'il serait à propos de laisser ignorer aux enfans, s'il était possible, le genre de maladie ou de mort de leurs parens, s'ils avaient été aliénés; car il pourrait se faire qu'il y eût un peu de contagion morale, de manie, par une sorte d'imitation.

4°. *Le tempérament nerveux.* Il est en effet des individus d'une susceptibilité et d'une sensibilité extrêmes, la moindre des choses les met hors d'eux-mêmes, le moindre événement leur arrache des larmes, le récit d'un haut fait les enflamme, toutes les situations du héros se peignent dans l'expression de leur physionomie.

5°. *L'éducation.* Des études disproportionnées aux forces de l'esprit; des soins trop exclusifs à la musique, la poésie; la lecture des romans, des livres de chevalerie; un excès de dévotion; trop de déférence, de la part des parens, aux caprices de leurs enfans, qui seront un jour contrariés.

6°. *Le célibat.* M. Esquirol dit que la proportion est plus forte chez les hommes que chez les femmes; ainsi, sur cent quarante-qua-

tre femmes reçues dans son établissement, il y avait quarante-quatre filles, quatre-vingts femmes mariées et vingt veuves; sur cent quatre-vingt-douze hommes, soixante-un célibataires et quatre-vingts veufs. D'après M. Desportes, sur mille sept cent vingt-six femmes aliénées, il s'est trouvé neuf cent quatre-vingts célibataires, deux cent quatre-vingt-onze veuves, et trois cent quatre-vingt-dix-sept mariées. Sur sept cent soixante-quatre hommes, quatre cent quatre-vingt-douze célibataires, cinquante-neuf veufs, et deux cent un mariés.

7°. *Les professions.* Celles qui exaltent la sensibilité, qui portent sans cesse au cerveau des excitans : les hommes de lettres, les artistes; les places, les dignités, les chances du commerce, les passions, la manière de vivre, les excès de table, la débauche, de mauvaises habitudes, le désœuvrement. Les ouvriers qui travaillent au soleil, qui sont exposés aux vapeurs du charbon, aux émanations métalliques, etc.

8°. *Des accès antérieurs de folie.* Ceux-ci, en effet, qui ont déjà mis le cerveau dans un état de grande sensibilité, doivent prédisposer à la folie; aussi reçoit-on, dans les hospices d'aliénés des individus qui s'y rendent pour la troisième ou quatrième fois, et qui finissent par y mourir.

9°. *D'autres maladies.* Celles en effet qui, comme l'épilepsie, ont un caractère nerveux et sont des causes de violentes commotions pour le cerveau, doivent donner lieu à l'aliénation.

10°. *Les saisons.* Les saisons n'ont pas toutes la même influence sur le développement de la folie; ainsi l'on en voit un plus grand nombre pendant les fortes chaleurs de l'été que pendant les premiers froids; et la rigueur de l'hiver est la saison qui en produit le moins. D'après le tableau de M. Esquirol (Dict. des scienc. médic.), le mois de juillet est celui qui en a fourni le plus, tandis que le mois de janvier en a

donné le moins. Un froid léger et un certain degré de chaleur sont , en effet , un peu toniques ; une chaleur extrême est un violent excitant , tandis que le froid excessif engourdit et paralyse tout le corps.

11°. *Les climats.* M. ESQUIROL dit que les climats chauds ne sont pas ceux qui produisent le plus de folies , que c'est le nord des climats tempérés. Je pense néanmoins que si les climats chauds se trouvaient dans les mêmes conditions morales que les pays tempérés , ils en fourniraient un plus grand nombre que ceux-ci , puisqu'on sait que , dans nos pays , l'été est la saison la plus propre à les développer. Je partage plus volontiers l'opinion de M. *Georget* , qui attribue cette différence à l'état de la civilisation et à la nature des institutions politiques et religieuses , au développement de l'industrie et des arts. Il est encore douteux que la lune exerce de l'influence sur les aliénés. Les observations de quelques auteurs tendraient à faire admettre cette opinion ; mais M. *Esquirol* dit qu'il n'a jamais pu la constater , et il pense que l'excitation que les malades éprouvent au plein de la lune doit être attribuée aux effets de la lumière , qui , en pénétrant dans leurs habitations , effraie l'un , réjouit l'autre ; ce dont il s'est convaincu , dit-il encore , en faisant clore soigneusement les croisées de quelques aliénés qu'on lui avait donnés pour lunatiques. Ce savant médecin dit cependant ailleurs que les variations atmosphériques sont des causes fréquentes de folie. Il ne serait donc pas impossible d'admettre que la lune peut exercer de l'influence sur les aliénés , non pas par elle-même immédiatement , mais à cause des variations que ses diverses phases occasionnent dans l'atmosphère.

Les causes excitantes de la folie , divisées en *physiques et morales* , *mécaniques et vitales* , *dynamiques ou fonctionnelles* , *pathologiques et physiologiques* , *idiopathiques et symptomatiques* , peuvent , je crois , être réduites aux causes physiques et morales. Les plus ordinaires sont les causes morales , qui agissent plus particulièrement sur les hommes et dans les classes riches ; tandis que les femmes , à cause des divers états dans lesquels elles se trouvent journellement , sont plus

exposées aux causes physiques. Parmi les causes morales les plus fréquentes sont, dit M. *Esquirol*, les passions, l'amour, la crainte, la frayeur, la colère, l'ambition, les revers de fortune, les chagrins domestiques, le fanatisme politique et religieux. On place au nombre des causes physiques, l'insolation, les coups, les chutes sur la tête, et en général toutes les maladies aiguës du cerveau et de ses membranes, ou celles dans lesquelles il est affecté sympathiquement, telles que les désordres menstruels, la présence de vers dans les voies digestives, la suppression d'un flux hémorrhoidal; des exanthèmes, tels que dartres, gale, etc.; les excès en tous genres, etc., etc.

Toutes ces causes de la folie, et plusieurs autres qu'on ne saurait énumérer, tant physiques que morales, prédisposantes qu'excitantes, ont, je pense, beaucoup d'analogie entre elles sous le rapport de l'action qu'elles exercent sur le système nerveux, et de l'excitation qu'elles transmettent secondairement au cerveau. Ainsi, que les rayons brûlans du soleil frappent la tête nue d'un individu, ou que celui-ci soit en proie à un accès de colère, le premier effet en sera le même; il en résultera un abord de sang plus considérable au cerveau, l'individu sera agité et parlera beaucoup, il sera comme en délire; mais quelques heures, dans le premier cas, et peu d'instans dans le second, suffiront pour faire disparaître tous ces symptômes, si la cause a été légère; mais si, au contraire, l'insolation a été telle qu'elle ait produit l'inflammation de quelque membrane, de l'arachnoïde par exemple, ou que l'accès de colère ait été des plus violens, l'excitation qu'aura reçue le cerveau aura été beaucoup plus considérable, il en sera résulté un véritable délire; enfin la force de la cause, et dans beaucoup de cas sa persistance, suffiront pour entretenir le cerveau dans un état continu d'excitation et imprimer une direction nouvelle à la manière dont s'exercent en lui les fonctions intellectuelles, et d'abord l'innervation. La conséquence de la perversion des ces fonctions sera l'aliénation.

Symptômes. • Les symptômes de la folie, dit M. *Esquirol*, sont rela.

tifs à l'altération de la faculté pensante , à la subversion des affections morales , aux lésions des fonctions de la vie organique. » Des altérations de la faculté pensante il résulte le délire, du moins relativement aux idées reçues et à la connaissance que les autres hommes ont des choses ; car , dans beaucoup de cas , les aliénés ne sont pas en délire avec eux-mêmes , si je puis le dire ; c'est-à-dire qu'ils ne déraisonnent pas sur les idées qu'ils ont , sur la connaissance que leurs sens leur donnent des choses ; mais ces connaissances , ces idées étant fausses , toujours par rapport aux nôtres , les phrases qui les rendent sont pour nous l'expression du délire , tandis que ce qu'ils disent n'est que la conséquence de ce qu'ils sentent. En effet , dit encore M. *Esquirol* , chez les fous , les sensations sont lésées , et ces malades paraissent être le jouet de leurs sens. Un grand nombre d'exemples cités par ce médecin viennent à l'appui de ce qu'il avance. Beaucoup d'aliénés ont des illusions de vue , au point de ne pas pouvoir lire , de méconnaître leurs parens , leurs amis ; ils se croient chez eux lorsqu'ils en sont fort éloignés. Un très-grand nombre entendent des voix qui les suivent partout , leur commandent souvent des actions blâmables , ne leur laissent de repos ni jour ni nuit , et leur tiennent en général le langage qu'auraient eu les personnages qu'ils croient entendre. M. *Esquirol* rapporte l'exemple d'une jeune dame phthisique qui , ayant senti l'odeur du charbon , crut qu'on voulait l'asphyxier ; elle en devint aliénée ; et cette odeur de charbon la suivait partout , malgré le soin qu'elle prenait de changer de logement. Ce médecin , dans ses cours à la Salpêtrière , nous a parlé d'un monsieur qui ne voulait pas manger , parce qu'il se figurait que tous les alimens qu'on lui donnait étaient empoisonnés ; il n'avait confiance en personne , pas même en son épouse , qu'il aimait cependant beaucoup. Pour le désabuser et l'engager à prendre de la nourriture , on le mena dans divers restaurants de Paris , où il savait bien n'être pas connu ; mais à peine avait-il flairé ou tout au plus goûté ce qu'on lui servait , qu'il y trouvait un goût si étrange , qu'il se croyait encore empoisonné. Il donnait pour raison qu'il avait sans doute été reconnu par quelqu'un de ses ennemis , qui

d'un clin-d'œil avait ordonné de préparer ainsi les mets qu'il avait choisis. D'autres aliénés se trompent sur la forme, le volume, la pesanteur des corps, ils ne peuvent écrire, etc. (M. Esquirol.)

Si les erreurs des sens sont des causes de folie, que pourrait-on trouver dans le cerveau des individus morts de cette affection? Cependant M. Georget dit qu'en observant attentivement, on dira rarement qu'on n'y a rien trouvé. Il est très-probable, en effet, que, dans tous les cas, on pourra dire qu'on a trouvé quelque chose; mais il sera difficile de prouver que ce soit là la véritable cause de l'aliénation.

Il est beaucoup de cas dans lesquels, si l'aliénation dépend de l'erreur de quelque sens, il n'est pas facile de dire auquel elle appartient; souvent, en effet, elle roule sur des idées dont on ignore la source, quant au sens, qui les a fournies. Ainsi, à quel sens attribuer l'erreur de cette femme de la Salpêtrière, qui, du reste, bien portante et raisonnant parfaitement juste sur tout autre point, se figurait toujours qu'elle était indigne de reparaitre dans la société, parce que, dans un accès de délire occasionné par une maladie aiguë, elle avait dit des injures à plusieurs personnes estimables?

Si le délire ou la perversion des facultés intellectuelles est un symptôme de la folie, d'autres maladies ou d'autres circonstances pouvant également occasionner cette perversion de l'entendement, il peut devenir difficile de dire de quelle cause il dépend. Il est, en outre, beaucoup de cas où les aliénés ont assez de force sur eux-mêmes pour dissimuler l'état où ils se trouvent. Cependant la juste appréciation de ce signe devient d'une grande importance, lorsqu'il s'agit de décider si tel individu est doué d'assez de raison pour jouir de ses droits de citoyen, remplir un engagement, faire un service, etc.; ou si, étant l'auteur d'un délit ou d'un crime, il l'a commis librement et volontairement. Dans ces diverses situations, l'aliénation mentale peut être simulée, dissimulée, imputée ou méconnue. Elle peut être, 1°. simulée pour éloigner une condamnation, s'exempter du service militaire, obtenir des indemnités, etc.; 2°. dissimulée, a,

par le malade lui-même, pour se soustraire à la surveillance, conserver sa liberté ou parvenir plus sûrement au but qu'il se propose, tels sont les hommes portés au suicide, qui finissent presque toujours par tromper la surveillance de leurs gardes, *b*, par les parens ou les proches pour obtenir la validité d'engagemens pris, de conditions, de dispositions testamentaires faites par des individus dont on pourrait contester la liberté morale; 3°. imputée lorsqu'on a intérêt à faire annuler des engagemens, à obtenir l'interdiction d'un individu, à le soustraire à un châtiment, etc.; 4°. enfin, elle peut être méconnue lorsqu'elle n'est pas encore parvenue à un point assez avancé, que le malade a assez de force pour maîtriser les idées qui l'occupent et répondre raisonnablement aux questions qu'on lui adresse, afin de conserver sa liberté, ou lorsque, le délire étant exclusif à un très-petit nombre d'idées, les questions qu'on adresse sont relatives à d'autres objets.

Lorsque le délire sera le symptôme de quelque maladie aiguë, la concomitance du délire et des signes propres à cette maladie, le désordre des fonctions de la nutrition, de la circulation, de la respiration, etc., pourront le faire reconnaître. Le délire qui accompagne l'ivresse pourra être distingué de celui de l'aliénation, à la connaissance que le médecin pourra obtenir de l'ingestion dans l'estomac de liqueurs alcooliques ou de plantes narcotiques, et au peu de durée du délire. Dans les autres circonstances où il sera important de s'assurer de l'état de l'intelligence, différens moyens sont proposés par les médecins légistes pour y parvenir : 1°. les connaissances prises dans les signes commémoratifs, par exemple, des accès antérieurs de folie, des parens aliénés, des causes physiques et morales nombreuses et puissantes; la perversion des goûts, des habitudes, des opinions, des affections, etc., antérieures à l'état présent du malade; le témoignage des personnes qui l'avoisinaient; 2°. l'examen de la raison de l'individu, à l'aide de questions, d'entretiens suivis et réitérés, de lettres, de mémoires, etc., un traitement sévère, des menaces; le renfermer de manière à ce qu'on puisse l'observer sans qu'il s'en doute; 3°. observer l'état de la santé pos-

térieurement aux actes suspects ; si , en effet , la folie éclatait quelques mois après , il serait permis de penser que l'individu en avait déjà éprouvé les premières atteintes ; 4°. enfin , dit M. *Georget* , l'aliéné qui a commis un crime ne cherche point à se disculper , il avoue qu'il l'a commis sans motif , et uniquement entraîné par un penchant irrésistible.

La subversion des affections morales est , dit M. *Esquirol* , le principal caractère de l'aliénation mentale. Il peut arriver que le délire soit à peine sensible ; mais il n'est aucun cas où les affections morales n'aient été ou désordonnées , ou perverties , ou anéanties. Cette subversion s'annonce ordinairement par de l'éloignement pour les anciens goûts et les vieilles habitudes. Les malades ont de l'aversion pour leurs parens ou leurs amis ; ils les maltraitent , ne veulent pas les voir. D'autres fois , il paraissent avoir pour eux une tendresse extrême ; mais ni les parens , ni les amis ne peuvent prendre sur l'esprit de l'aliéné aucun empire ; leurs conseils , leurs prières sont toujours sans fruit. L'apparition de ce symptôme étant l'indice le plus certain de la folie , ou d'une rechute imminente , sa disparition , au contraire , c'est-à-dire le désir de revoir ses parens , ses enfans ; le besoin d'épancher son cœur dans le sein d'un ami , annonce infailliblement le retour à la santé.

Quant aux lésions des fonctions de la vie organique , les plus importantes à la vie ne sont pas sensiblement altérées dans la plupart des cas. Ainsi , la respiration , la circulation , la nutrition , etc. , s'exercent à peu près comme dans l'état de santé , excepté , cependant , dès le début de l'aliénation , où la commotion semble avoir été si forte , que tout dans l'économie paraît perversi ; excepté encore les cas où la maladie dépend d'une cause physique , et ceux où l'aliéné est atteint d'une affection des organes de ces fonctions ; mais cette affection peut être tout à fait indépendante de l'aliénation , ou être survenue pendant le cours de celle-ci ; car les aliénés qui se livrent souvent à des excès honteux , qui s'exposent aux intempéries de l'air , qui s'agitent , se mettent tout nus , peuvent bien contracter les maladies auxquelles les autres hommes sont exposés , quoiqu'il y ait des cas où ces infortunés

paraissent doués de tant de force et d'énergie, que les propriétés vitales réagissent contre toutes les causes extérieures. La circulation est activée dans un accès de fureur, mais elle reprend ordinairement son type naturel lorsque l'accès est terminé; du moins elle est en harmonie avec le tempérament et la constitution, et aussi avec le genre d'aliénation des individus. Ainsi, le pouls est plein et développé chez la plupart des maniaques, il est faible et lent chez les mélancoliques et chez les démens. La contractilité musculaire, chez les premiers, est douée d'une énergie effrayante : on les voit marcher, courir, sauter avec une force incroyable, menacer ceux qui veulent les saisir pour les renfermer, ou lutter contre eux avec une audace capable d'en imposer aux plus intrépides. Beaucoup ont des appétits dépravés; mais, en général, la digestion s'opère facilement, même avec énergie. Les maniaques sont, en général, constipés; ils sont également tourmentés de désirs vénériens qui les portent aux plus grands excès; il en est qui dorment très-bien; d'autres, au contraire, ont un sommeil pénible; ils sont agités, tourmentés par des rêves affreux, ce sont des voix, des visions, etc. Chez les aliénées, les règles se passent avec assez de régularité, et lorsqu'elles étaient supprimées, leur retour a souvent rendu les malades à la raison.

Indépendamment des symptômes généraux fournis par l'altération de la faculté pensante, la subversion des affections morales et les lésions des fonctions de la vie organique, il en est d'autres propres à chaque genre et chaque espèce de folie. On ne peut donner que les caractères des genres, la manie, la monomanie et la démence, car il pourrait y avoir autant de variétés que l'homme est susceptible d'avoir d'idées, puisqu'une seule suffit, dans beaucoup de cas, pour constituer une espèce d'aliénation.

Le caractère propre de la manie est un délire général, une succession ordinairement rapide dans les idées; les malades paraissent ne faire aucune attention à ce qui les environne ou à ce qu'on leur dit; ils parlent avec une volubilité étonnante; ils passent sans suite et sans ordre d'une chose à une autre, comme s'ils étaient pressés de rendre

une pensée avant d'avoir pu exprimer celle qui l'avait précédée, surtout dans les paroxysmes; leur volonté est impuissante pour réprimer le désordre de leurs paroles et de leurs actions, tellement que beaucoup ont la conscience de ce qu'ils font ou de ce qu'ils disent, et qu'après l'accès ils expriment le regret de n'avoir pu s'en dispenser. Leurs actions sont toujours conformes à leurs idées : tantôt ils sont colères, furieux; ils cassent, frappent, grimpent partout : tantôt ils sont gais, joyeux; ils rient, chantent, dansent; et leur physionomie, douée de la plus grande mobilité, peint toujours avec beaucoup d'expression l'état de leur âme. L'exaltation de leur imagination leur fait souvent tenir un langage assez élevé; ils font des phrases fort élégantes, qui pourraient les faire prendre parfois pour des êtres de beaucoup d'esprit et de raison; mais ils se trahissent presque aussitôt par quelque geste ou quelque expression si burlesques, qu'on ne saurait souvent s'empêcher d'en rire.

La monomanie a à peu près les mêmes caractères que la manie, excepté que, dans la première, le délire est exclusif, et n'a lieu que sur un petit nombre d'idées. Aussi on peut avoir avec les malades des entretiens assez longs sans qu'ils paraissent aliénés; mais si on vient à parler de ce qui fait le sujet de leur folie, de ce qui est presque l'unique objet de leurs pensées, sur-le-champ ils ne sont plus les mêmes hommes, et font des phrases et des raisonnemens qui décèlent l'état de leur intelligence. M. *Esquirol* a remarqué que les idées des monomaniques étaient le plus souvent relatives aux passions et aux affections, tandis que les autres opérations de l'esprit, les perceptions, les talens, les professions donnent plus ordinairement lieu à la manie. Les monomaniques ont en général des idées analogues au caractère qu'ils avaient avant d'être aliénés. Les orgueilleux deviennent rois, papes, dieux, etc. : les dévots sont envoyés par Dieu pour convertir les hommes; ce sont des saints, des martyrs, etc. : les ambitieux ont une fortune immense; ils comblent de biens leurs compagnons d'infortune; ils distribuent des honneurs, des emplois, etc. Ces aliénés, selon les idées qui les occupent, sont violens, emportés,

ou tristes et mélancoliques; mais presque tous se plaignent de l'injustice des hommes à leur égard, et des mauvais traitemens qu'on leur fait subir.

La démence peut être l'effet de l'âge ou la suite de l'abus des excitateurs de tous genres. Dans les hospices d'aliénés, elle succède ordinairement à la manie et à la monomanie. Le cerveau paraît avoir été tellement fatigué, épuisé, qu'il ne peut plus exercer ses fonctions, qu'il est insensible aux excitateurs ordinaires, et incapable de présider l'acte de l'intelligence. Aussi les démens qui sont ordinairement paisibles semblent-ils ne plus s'occuper que de souvenirs; et il est possible que les souvenirs se succèdent chez eux avec la même rapidité que les idées chez les maniaques, car un souvenir n'est souvent qu'une pensée relative à un objet, qui en réveillerait beaucoup d'autres si on s'y arrêlait; mais, pour s'arrêter à une pensée, la commenter, l'épuiser pour ainsi dire, il faut être susceptible d'attention; or, cette faculté manquant en général dans la folie, et dès-lors dans la démence, je crois que, à moins d'exister sans penser, les souvenirs doivent se succéder rapidement chez les démens. Lorsque les aliénés en démence veulent répondre aux questions qu'on leur adresse, ils ne prononcent le plus souvent que quelques mots avec une sorte de timidité, et la parole leur manque avant d'avoir achevé de rendre leur pensée. Il semble que la cause qui la produit ne fasse pas sur le centre sensitif une impression assez forte pour que le souvenir en soit conservé assez de temps, pour que la pensée entière puisse être exprimée. Les démens sont ordinairement paisibles; ils parlent souvent seuls et tout bas; ils rient, pleurent sans raison appréciable. Chez eux les fonctions s'exercent librement. Presque tous ont un sommeil long et profond.

Les mêmes genres de folie ne se montrent pas tous au même degré. Ainsi il est des maniaques qui ont un délire continu, avec des cris et une agitation qu'on a peine à contenir; d'autres, quoique occupés d'idées bizarres, sont calmes, ne parlent pas continuellement, ou parlent bas et tout seuls. Il est des monomaniaques qui ont un

délire si borné, qu'on est souvent tenté de croire qu'ils ne sont pas aliénés, tandis qu'il en est d'autres continuellement occupés d'une même idée, à laquelle rien au monde ne semble devoir les faire renoncer. Parmi les démens, les uns sont réduits à une nullité d'idées presque complète; rien de ce qui les environne ne fait plus d'impression sur eux; leurs traits sont relâchés, et toute leur physionomie, sans nulle expression, représente fidèlement le triste état de leur intelligence. D'autres, moins malheureux, éprouvent encore quelques sensations; ils peuvent dire quelques mots, travailler, jouer, écrire même; mais on remarque toujours dans ce qu'ils ont écrit quelques phrases interrompues, des idées sans suite. Dans la manie, l'imagination est tellement exaltée, que la raison et la volonté ne peuvent mettre de frein à ses égaremens. Dans la démence, le cerveau qui a été épuisé par des excitans trop forts, trop nombreux, ou trop continuels, n'est plus sensible aux excitans ordinaires. Aussi, si, dans le premier cas, on parvient à fixer l'attention sur un point raisonnable, et dans le second à communiquer au cerveau une impression assez forte, les malades reprennent leur raison pendant tout le temps que dure l'impression.

Marche. La folie peut se manifester presque sur-le-champ, da moins après quelques heures ou peu de jours, à la suite d'une cause excitante énergique qui aura tout à coup porté un trouble violent dans le système nerveux. M. *Esquirol* pense, néanmoins, que presque toujours les individus chez lesquels la folie éclate spontanément y avaient quelques prédispositions, et qu'en scrutant avec soin leur conduite passée, on trouve dans quelques-unes de leurs actions des indices du trouble de l'intelligence. Lorsque la folie doit éclater spontanément, le malade a des maux de tête, de l'insomnie, de l'agitation ou de l'abattement; son imagination s'échauffe, il parle, crie, etc. Dans le principe, la volonté et la raison ont assez de force pour réprimer ses dérèglemens; mais bientôt une multitude d'idées bizarres, des goûts insolites, des penchans déréglés maîtrisent à leur

tour la raison et la volonté. D'autres fois la maladie ne se développe que lentement, le malade s'aperçoit que ses goûts et ses affections changent; il perd sa gaité, a des pensées singulières qu'il s'efforce de chasser; peu à peu la maladie augmente, les fonctions sont souvent troublées; l'appétit diminue ou est nul, la digestion est difficile; le malade est constipé; les menstrues deviennent irrégulières. Cependant tous les phénomènes ne sont pas toujours faciles à apprécier; car le malade qui a conscience de son état conserve assez d'empire sur lui-même pour le cacher aux personnes qu'il soupçonne vouloir l'examiner. Après cet état d'incubation, qui peut durer très-longtemps, puisque M. *Pinel* cite l'exemple d'une dame chez laquelle il dura plus de quinze ans, la folie éclate par quelque accès de fureur, sous l'influence d'une cause excitante quelquefois peu énergique, une frayeur, une contrariété, etc.

Après la période d'incubation vient celle d'invasion, qu'on ne fait commencer ordinairement qu'au moment où le malade est tombé dans un délire plus ou moins complet, ou qu'il s'est livré à un accès de fureur; c'est cette période qui offre ordinairement les caractères les plus tranchés du genre d'aliénation. Le sang se porte à la tête en abondance, les vaisseaux sont injectés; la face est rouge et vultueuse; les yeux sont grands, brillans, étincelans; le malade est agité, a du délire, pousse des cris; quelquefois il est abattu, et semble menacé de congestion cérébrale. Les voies digestives participent au trouble général; la langue est sèche, chargée d'un enduit blanc ou jaunâtre; elle est rarement rouge; il y a perte d'appétit, soit très-grande; l'haleine est forte; quelquefois douleurs à l'épigastre; d'autres fois l'altération des poulmons semble précéder la folie, cesser pendant l'accès, et revenir lorsqu'il est terminé (M. *Georget*). La plupart des sécrétions ou écoulemens sont dérangés ou supprimés; le lait, la suppuration, les règles, les hémorrhoides, etc. A cette période, qui, selon M. *Esquirol*, ne dure guère qu'un mois, succède celle de terminaison, soit que la maladie doive être entièrement guérie, soit qu'elle passe à l'état chronique. Dans le premier cas, le retour à la santé s'annonce par la dis-

parition du délire , par des idées raisonnables , la régularité des fonctions , et surtout le retour aux affections morales ; un peu de gaieté , le désir de revoir ses parens , ses amis ; de la reconnaissance pour ceux qui nous ont porté leurs soins. Dans le second cas , la gravité des symptômes développés pendant le premier mois disparaît , les fonctions reprennent peu à peu leur état naturel ; le dérangement de l'intelligence persiste seul.

La durée moyenne de la folie , selon M. *Pinel* , est entre cinq et six mois. M. *Esquirol* ne partage pas cette opinion , et dit que , d'après les relevés faits à la Salpêtrière pendant dix ans , on peut conclure : 1°. qu'on obtient le plus de guérisons possibles pendant les deux premières années ; 2°. que le terme moyen des guérisons est d'un peu moins d'un an ; 3°. que , passé la troisième année , la probabilité de guérison n'est guère que d'un trentième. On guérit plus de manies que de monomanies et plus promptement ; on a aussi du succès dans quelques démences commençantes , mais jamais dans les démences séniles ou chroniques , jamais dans l'idiotisme. Le printemps et l'automne , l'âge de trente à quarante ans , comme il a été dit , sont les conditions les plus favorables aux guérisons.

La terminaison de la folie peut avoir lieu naturellement par la mort après un certain nombre d'années , quelquefois vingt et trente ans d'aliénation ; on a vu , en effet , des aliénés fort avancés en âge ; par d'autres maladies , soit aiguës , soit chroniques des viscères contenus dans les cavités thoraciques et abdominales ; par la démence aiguë ou chronique ; par des crises , des épistaxis , par exemple ; par le retour d'exanthèmes supprimés , l'apparition des règles , d'autres fois leur disparition : tel est l'exemple de cette dame qui fut prise de folie la première fois que ses règles parurent , et qui ne recouvra la raison qu'à quarante-deux ans , lorsqu'elle cessa de les avoir. Un genre de folie est quelquefois remplacé par un autre.

Cependant , parmi les malades guéris , tous ne paraissent pas l'être aussi radicalement ; il en est , en effet , qui conservent beaucoup de susceptibilité ; ils ont de l'inconstance dans leurs goûts et leur carac-

tère ; ils sont irascibles et obligés de vivre toujours éloignés de ce qui pourrait les émouvoir. D'autres sont dans un état qui se rapproche plus ou moins de la démence ; enfin, plusieurs font des rechutes. M. *Esquirol* évalue le nombre de celles-ci à un dixième, il dit qu'elles sont plus rares chez les riches que chez les pauvres. Avant d'être parvenue à parfaite guérison, la folie, qui est une maladie essentiellement nerveuse, partage les caractères propres à toutes les affections de ce genre. Ainsi, tantôt l'excitation nerveuse, peut-être le développement du fluide nerveux, est si considérable, que l'innervation fournit toujours de quoi soutenir l'exaltation ; alors les symptômes persistent, et la maladie est continue. D'autres fois elle est rémittente ou intermittente : lorsqu'elle est rémittente, les désordres de l'intelligence et des autres fonctions paraissent revenir à un état meilleur, sans disparaître entièrement ; et cette rémittence peut avoir lieu après un ou plusieurs jours, des mois, des années. Dans l'intermittence, il y a des intervalles entièrement lucides, plus ou moins longs, et ordinairement variables.

L'intermittence dans la folie n'est pas plus facile à expliquer que dans les autres affections où elle se montre, telles que les fièvres, l'hystérie, l'épilepsie, etc. Quelles que soient les formes qu'elle présente et les phénomènes qui l'accompagnent ou qu'elle développe, on ne doit pas moins, je pense, la regarder, en toute circonstance, comme un phénomène nerveux, comme un résultat particulier du développement du fluide nerveux, de l'innervation ; mais comme on ignore entièrement comment tout cela se passe, qu'on n'a jamais pu pénétrer ce secret de la nature ; comme on ne sait pas plus quelles sont les conditions les plus favorables à la production du fluide nerveux, quelles doivent être la couleur, la consistance, la pesanteur du cerveau pour remplir le plus parfaitement cette fonction, il me semble qu'on s'est trop hâté de dire que telle maladie nerveuse dépendait de telle altération de telle partie de l'encéphale.

Siège. A combien de causes immédiates n'a-t-on pas voulu attribuer la folie ! Quel rôle n'a-t-on pas fait jouer aux altérations qu'on a trou-

vées dans le cerveau ! Ainsi, d'après les faits cités par M. *Georget*, et empruntés à *Morgagni*, *Greding*, *Haslam*, MM. *Esquirol* et *Gall*, les hémisphères cérébraux étaient fermes, ramollis, naturels, amaigris (M. *Gall*), avaient une odeur fétide, etc. (*Greding*). Le cervelet était ramolli, dense, contenait des concrétions pierreuses, etc. ; les vaisseaux étaient injectés ; les os du crâne épaissis partiellement ou généralement, amincis, diploïques, éburnés ; collection séreuse dans les méninges et dans les ventricules ; dure-mère très-adhérente ou peu adhérente ; pie-mère adhérente à la surface ramollie du cerveau (M. *Bayle*) ; couches optiques atrophiées sur deux individus en démence ; plexus choroïdes engorgés, contenant des hydatides, des kystes séreux ; voûte à trois piliers ramollie, etc., etc., etc. MM. *Delaye* et *Foville* ne balancent pas à placer le siège des fonctions intellectuelles dans la substance grise superficielle.

Quoique les recherches des anciens médecins, les travaux des modernes, n'aient vraiment rien prouvé sur le siège ou la cause immédiate de la folie, M. *Georget* invite à prendre courage, et dit « qu'il croit que les recherches anatomiques faites sur les cerveaux des fous produiront des résultats de plus en plus satisfaisans ; et que si l'on tient compte d'une foule de changemens dans la coloration, la consistance, les rapports des différentes parties de cet organe, on dira rarement qu'on n'y a rien trouvé. » Cependant il dit ailleurs : « la cause immédiate de cette maladie doit être très-légère, si on en juge par les résultats ordinaires des ouvertures de corps, joints à ceux de l'observation des symptômes : les désorganisations du cerveau sont rares, surtout avant le passage de la maladie à l'état de démence avec paralysie, et les fonctions intellectuelles de l'aliéné sont le plus souvent peu profondément altérées. »

Quels que soient les travaux et les recherches auxquelles on se livre, je doute qu'on parvienne, au moins de long-temps, à pouvoir dire au juste quelle est la véritable cause immédiate de l'aliénation. Il est probable qu'on pourra toujours dire qu'on a trouvé quelque chose ; mais ce quelque chose sera encore loin d'être infailliblement

la cause immédiate de la folie. Je me range bien plus volontiers du côté de M. *Pinel*, qui dit : « l'aliénation mentale a, en général, un caractère purement nerveux ; elle n'est le produit d'aucun vice organique de la substance du cerveau ; tout, au contraire, annonce, chez les aliénés, une forte excitation nerveuse, un nouveau développement d'énergie vitale. »

Toutes les altérations si nombreuses et si variées du cerveau, « les résultats souvent contradictoires, et toujours insuffisans pour établir les rapports du délire avec les altérations organiques » (M. *Georget*), ne devraient pas, je pense, être regardés comme les causes de la maladie, mais uniquement comme ses effets, d'autant mieux encore qu'on ne les rencontre que quand l'affection dure depuis long-temps. Si la cause de la folie était une altération organique du cerveau, comment cette maladie aurait-elle pu être guérie par tant de moyens si différens et si souvent opposés ? Quelle est la maladie organique bien caractérisée qui a jamais dû sa guérison à une impression morale, à un attouchement magnétique ? Comment la folie dépendant d'une altération organique a-t-elle pu guérir instantanément par une épistaxis, l'écoulement des règles, l'ablation d'un sein, etc., etc. ?

En considérant l'aliénation mentale comme un résultat particulier de l'innervation, je concevrai que tout ce qui aura pu produire une impression, une commotion capable de rompre l'habitude vicieuse, d'entraver la mauvaise impulsion ou direction des sensations, de la formation des idées, des associations, etc., aura pu être employé avec succès. Or, quel est celui de tous les remèdes conseillés qui n'aura pas pu agir de cette manière là ? On a fait usage d'un grand nombre de moyens, et je ne serais pas étonné que tous ceux qu'on pourrait y ajouter encore fussent employés avec efficacité, car je ne conçois rien qui n'ait pas une action quelconque sur les nerfs. Je redis que je pense que l'aliénation mentale ne doit être qu'une névrose, car son principal caractère, son unique aspect est la perversion des facultés intellectuelles et affectives ; or, le mécanisme de celles-ci est purement nerveux. Le cerveau et les nerfs lui sont indispensables,

il est vrai ; mais ce n'est pas par ce qu'ils ont de matériel , mais plutôt en quelque sorte par ce qu'ils ont de métaphysique. On sait bien que les sens éprouvent des impressions de la part des objets environnans , que ces impressions sont transmises au cerveau , qui les juge et nous en donne la conscience ; mais comment se produisent ces impressions , ces images , etc. ? C'est , je crois , ce que l'on ne sait pas ; et il me semble que c'est là précisément que se trouve le secret de la cause immédiate de la folie : et pourtant que de théories et d'hypothèses !

M. Broussais regarde la folie comme produite par une irritation du cerveau. Frank, MM. Gall et Spurzheim voient en elle le résultat d'une inflammation, d'abord aiguë, puis chronique de l'encéphale. M. Fodéré la fait dépendre d'un principe de vie dans le sang. MM. Delaye et Foville l'attribuent à une phlegmasie de la substance grise superficielle. Dufour dit qu'elle est la suite d'une affection des plexus nerveux du bas-ventre. D'autres pensent qu'elle est produite par une affection du bas-ventre, ou symptomatiquement par d'autres maladies des autres organes (Scipion Pinel). M. Gall dit, en outre, que « la démence sénile tient souvent à l'atrophie du cerveau, dont les circonvolutions s'amincissent et s'écartent, etc., etc. »

Que croire dans ce conflit d'opinions ? quel guide choisir pour se tirer de ce labyrinthe d'hypothèses ? C'est au moins bien embarrassant. Les auteurs ont, sans doute, très-fidèlement observé ce qu'ils rapportent ; mais je crois qu'ils en ont tiré de fausses conséquences, qu'ils ont pris l'effet pour la cause. Ainsi, M. Broussais attribue l'aliénation à une irritation. Il est plus que probable que dans un accès de délire ou de fureur il y a irritation ou une excitation quelconque, puisqu'on voit la face se colorer, les yeux devenir brillans, etc., le sang y afflue alors ; mais le sang ne circule pas par lui-même, il ne parcourt toutes nos parties que sous l'influence nerveuse ; lors donc qu'il abonde au cerveau, il ne peut y être appelé que par une irritation nerveuse quelquefois très-passagère, surtout lorsque chez l'aliéné l'excitation a été produite par une contrariété, la vue d'une personne qui déplaisait, etc.

Frank, MM. *Gall* et *Spurzheim* ont trouvé des traces d'inflammation ; mais est-ce que le sang n'arrive pas en grande quantité au cerveau pendant un accès de fureur ? Qu'y a-t-il donc d'étonnant qu'à force d'y arriver il y détermine une inflammation ? Il n'en détermine pas toujours , parce qu'après l'excitation qui l'avait en quelque sorte attiré , il a pu reprendre librement son cours , et que les vaisseaux qui le contenaient ne se sont pas trouvés rompus ou engorgés. Les altérations d'ailleurs ne s'observent que dans les folies de longue durée , après que l'excitation a été mille fois répétée. Aussi, je conçois facilement qu'on y ait trouvé des ramollissemens, des épaississemens, des adhérences , etc. ; mais je ne crois pas qu'ils soient la cause de la folie , pas plus que c'est une altération de ce genre ou une inflammation qui produit un accès de colère, qui fait que, par la discussion, l'esprit s'échauffe, l'imagination devient plus brillante. Je pense que c'est une impression nerveuse, et non pas une inflammation du cerveau, un principe vital, ou une gastro-entérite, qui fait que la face se colore par la pudeur, la timidité ; qu'on perd l'appétit en apprenant une nouvelle fâcheuse , etc. , quoique M. *Georget* dise que l'admission de lésions nerveuses ne signifie rien.

Dans la démence sénile , on a trouvé quelques cas où le cerveau était aminci, etc. La démence ne dépendait pas, je pense, de cet amincissement ; mais ils étaient l'un et l'autre des effets de la même cause ; ils s'accordent parfaitement entr'eux. Ainsi, il y a démence, c'est-à-dire une espèce de nullité d'idées , parce que le cerveau, épuisé par l'usage de la vie, dans les cas de démence sénile, n'est plus sensible aux objets extérieurs : rien ne le frappe, ne le stimule ; aussi, il n'a plus d'idées que celles qui lui sont fournies par le souvenir. Ce qui prouverait peut-être que le cerveau n'est pas malade, mais qu'il n'est plus sensible aux objets extérieurs, qui ne produisent pas sur lui une impression assez forte, c'est que, si l'on parvient à le stimuler assez fortement, le malade prête son attention, et devient plus ou moins raisonnable ; du moins son imagination s'exerce ; il a des idées justes ou non, mais il peut au moins répondre à ce qu'on lui dit.

Si le cerveau n'est plus stimulé , le sang ne peut plus y aborder ; si celui-ci ne s'y rend plus , celui-la ne peut plus acquérir de volume ; il ne doit même pas conserver celui qu'il avait ; car étant soumis , comme les autres parties sans doute , à un mouvement continu de composition et de décomposition , si le travail de composition n'a plus lieu , et que celui de décomposition s'exerce seul , je crois qu'il faudra nécessairement qu'il s'amincisse , qu'il diminue de volume. En rapprochant la démence et l'idiotisme , qui , dans le principe , étaient confondus , on voit que leurs causes se rapprochent aussi. On est en démence , parce que les objets qui nous environnent ne font plus d'impression sur nous ; on est idiot , parce que le cerveau n'a pas été stimulé par les objets extérieurs , soit que cela tienne à un vice des organes des sens ou du cerveau lui-même.

La multiplicité et la variété des moyens employés dans le traitement de la folie , le doute où l'on est encore sur les vrais moyens à mettre en usage , la difficulté de saisir les indications à remplir , prouvent , je crois , que cette maladie ne doit point être attribuée à des inflammations , à des lésions organiques quelconques du cerveau. Lorsque cet organe est vraiment enflammé , on ne reste pas long-temps dans le doute sur les moyens à prendre , les signes sont assez tranchés ; et , dans les cas où il est désorganisé dans quelque point , les phénomènes que l'on observe n'ont rien de commun avec la folie.

Traitement. Le traitement de l'aliénation est de deux espèces , qui sont souvent utiles l'une et l'autre : 1°. le traitement moral , 2°. le traitement physique , ou médical , ou pharmaceutique.

Pour traiter convenablement un aliéné , la première chose à faire , selon le conseil des meilleurs médecins , MM. *Pinel* , *Esquirol* , *Georget* , c'est d'isoler le malade , c'est-à-dire l'éloigner des lieux où il a été atteint de sa maladie , où il avait ses habitudes , où il était entouré par ses proches , où il sentait qu'il avait de l'autorité. L'isolement dans les établissemens consacrés à ce genre de maladie est conseillé comme plus efficace que l'isolement particulier. Dans les grands établisse-

mens , en effet , les ressources sont plus nombreuses ; tout y est disposé pour l'efficacité du traitement ; les personnes employées dans ces maisons ont l'habitude de conduire de semblables malades , etc. Les inconvénients reprochés à l'isolement général , tels que l'impression produite par la vue des autres malades , les reproches que pourraient un jour faire les malades , une fois rétablis , à leurs parens , me semblent entièrement détruits par tous les motifs et les observations donnés par les médecins déjà souvent cités , et mentionnés par M. *Georget* , dans le nouveau Dictionnaire de médecine , article *folie*.

« Le premier effet de l'isolement , dit M. *Esquirol* , est de produire des sensations nouvelles à l'occasion d'objets nouveaux , de rompre la série d'idées dont l'aliéné ne pouvait sortir : ces objets nouveaux frappent , arrêtent , excitent son attention , et il devient plus accessible aux conseils qui doivent le ramener à la raison ; aussi , le premier moment... est toujours suivi d'une rémission.... » Cette observation d'un médecin aussi irrécusable doit prouver encore que l'aliénation n'est pas le résultat d'une maladie organique du cerveau , mais une exaltation de la faculté de penser , une sorte de concentration des idées déjà acquises , qui empêche le malade de prêter son attention aux impressions que font sur lui la plupart des objets extérieurs.

On doit exercer sur les aliénés la plus grande surveillance , surtout sur ceux qui sont portés au suicide et à la masturbation. On ne doit avoir à leur égard aucun mauvais traitement ; s'ils sont furieux , il faut les saisir et les renfermer dans leurs cellules , ou les fixer à un lit , un arbre , leur fauteuil , au moyen de la camisole , leur mettre des entraves aux jambes , les menacer de la douche , etc.

Le traitement moral de l'aliénation consiste à agir directement sur l'intelligence des aliénés et la modifier. Trois conditions sont nécessaires pour y parvenir : 1°. ne jamais exciter les idées ou les passions de ces malades dans le sens de leur délire ; 2°. ne point combattre directement leurs idées et leurs opinions déraisonnables par le rai-

sonnement , la discussion , l'opposition , la contradiction , la plaisanterie , la raillerie ; 3°. fixer leur attention sur des objets étrangers au délire , communiquer à leur esprit des idées et des affections nouvelles par des impressions diverses.

Dans le premier cas l'isolement est indispensable ; car tant que l'aliéné vit dans les lieux où il est devenu malade , il se retrouve sans cesse au milieu des causes qui ont occasionné sa maladie , et qui ne pourraient que l'entretenir ; il rencontre à chaque pas des parens ou des amis dont l'aspect l'irrite , parce qu'il les prend pour ses ennemis. Dans les établissemens exprès , les personnes chargées de soigner les aliénés doivent également éviter de les entretenir de l'objet de leur délire , séparer ceux qui ont la même espèce d'aliénation , afin qu'ils ne puissent pas en parler ensemble ; les dévots , les saints , les rois , etc.

En combattant les erreurs des aliénés , persuadés qu'ils ont raison , ils deviennent furieux , et regardent comme leurs ennemis ceux qui ne pensent pas comme eux. Il n'est pas toujours facile , d'après la troisième condition , de détourner l'attention des malades des idées qui les occupent ; cependant on peut tenter d'y parvenir en les faisant jouer ou travailler. A la Salpêtrière , les aliénées font divers ouvrages , et surtout elles cousent. En général , elles se trouvent bien de ce genre de distraction , que beaucoup ne prennent qu'avec beaucoup de difficulté , et dans la crainte de la douche. Il en est cependant qui paraissent dans l'impossibilité de travailler ; elles font un ou deux points , et leur aiguille leur échappe des doigts , parce que leur attention entière se porte ailleurs que sur leur ouvrage. Nous en avons vu une entr'autres à la Salpêtrière , qui était ordinairement fort triste ; elle avait fait plusieurs tentatives de suicide , répondait à peine aux questions qu'on lui adressait , et était dans l'impossibilité de travailler , sans cesse occupée de l'idée qu'on devait la mener à l'échafaud. On distrait encore les malades par la lecture , la musique , etc. ; on les reçoit dans des entretiens présidés par des personnes raisonnables , des amis , etc. En un mot , dit M. *Georget* , il faut opposer une passion à une passion.

Le traitement hygiénique est relatif au régime , aux habillemens , aux soins de propreté , aux exercices musculaires , à l'action de la température. Le coucher est aussi d'une assez grande importance. Quant au régime , il doit être en rapport avec les saisons et les idiosyncrasies. En été , on donne en général des fruits aux malades ; mais en aucune saison il ne faut leur refuser du pain. Il doit y avoir aussi des boissons préparées , dont chacun puisse user à son gré. Il est , en effet , des malades qui digèrent avec beaucoup de facilité , et qui , ne cessant ou de parler ou de chanter , ou de se donner du mouvement , éprouvent fréquemment le besoin de boire ou de manger : aussi , en leur refusant les alimens qu'ils demandent , ils s'irritent et deviennent furieux : d'autres , au contraire , s'obstinent à ne pas manger ; mais on doit vaincre leur résistance en les nourrissant malgré eux , soit à l'aide d'une sonde œsophagienne , soit en leur donnant des lavemens de bouillon , ou des bains de gélatine.

Quelques aliénés veulent continuellement rester nus ; mais il faut les forcer à garder leurs vêtemens , surtout en hiver , soit en les attachant dans leur lit , soit en leur mettant la camisole. D'autres sont d'une malpropreté dégoûtante ; et on doit avoir le soin de les laver , de nettoyer leurs chambres , de les peigner , etc. Il est convenable de laisser les fous libres , tant qu'ils ne sont pas nuisibles ; mais s'ils veulent casser , frapper , sauter les murs , etc. , on doit les arrêter à l'aide de la camisole. Il est nécessaire de soustraire les malades aux fortes chaleurs de l'été en les renfermant ; et , pendant la rigueur de l'hiver , il faut de temps en temps les faire approcher du feu et les envoyer promener. Il faut aussi avoir le soin de couvrir en hiver et d'attacher dans leurs lits , pour éviter les congélations , ceux qui veulent marcher ou se coucher sur le carreau.

Le traitement médical a été aussi varié qu'il y a eu d'opinions sur les causes de cette maladie. Ainsi on a employé , ou l'on emploie encore les douches , les bains froids , les bains de surprise , les submersions , les saignées abondantes et répétées , les superpurgations , etc. Tous ces moyens , et tous ceux qu'on pourrait encore

employer, compteraient sans doute des succès. La folie, en effet, n'étant en quelque sorte qu'une fausse direction qu'a prise l'intelligence, une mauvaise impulsion donnée à la faculté de sentir, tout ce qui pourra, dit M. *Pinel*, rompre cette direction vicieuse, cette habitude contre nature, cette suite d'idées fausses, produire une secousse, une impression assez forte pour fixer l'attention, devra ramener à la raison, puisqu'il est d'observation qu'un maniaque devient raisonnable, quand on peut le rendre attentif à tout autre chose que ce qui fait l'objet de sa folie. Cependant la plupart des moyens énumérés ont été modifiés ou rejetés. MM. *Pinel* et *Esquirol* proscrivent l'abus de la saignée, quoiqu'ils conviennent qu'elle est indispensable dans le cas de pléthore ou de congestion cérébrale. On emploie encore avec succès les douches sur la tête, soit par un jet d'eau de la grosseur du petit doigt, soit en arrosoir, soit en masse, pour obtenir du calme, vaincre l'obstination des malades à faire le mal, ou à ne vouloir pas se soumettre à ce qu'on leur prescrit. M. *Esquirol* conseille de les donner le matin et à jeun, et de ne pas les prolonger trop long-temps. On doit donner les bains d'abord tièdes pour les aliénés forts et violens, et leur faire succéder les bains froids, les demi-bains, les pédiluves, les applications d'eau froide sur la tête, les lavemens; et ceux-ci sont d'un usage fréquent et indispensable dans cette maladie, qui est si fréquemment accompagnée d'une constipation opiniâtre. Les purgatifs et les vomitifs; les antispasmodiques, tels que le musc, le camphre; les narcotiques, l'opium, la digitale, etc., sont préconisés par les uns, discrédités par les autres. Le quinquina, les sinapismes aux pieds, les vésicatoires, la pommade stibiée, le cautère actuel, que nous avons vu plusieurs fois appliquer à la nuque par M. *Esquirol*, les moxas, comptent aussi des succès. *Cox* dit avoir inoculé la gale une fois avec succès. (M. *Georget*.) Le pirouetterement horizontal ou vertical sur la machine de *Dirwin*, vantée par *Cox*, est, je crois, généralement abandonné. Tous ces moyens pourront encore, sans doute, être avantageusement employés pour la plupart lorsqu'ils pourront remplir les indications. La saignée,

dans la pléthore et les congestions ; les antispasmodiques dans les convulsions ; les purgatifs , en excitant le tube intestinal ; les sinapismes , etc. , comme dérivatifs ; les cautères , moxas , en excitant la sensibilité , en occasionnant une commotion salutaire et de l'excitation, dans les cas de stupeur ; tel est celui des deux jeunes filles traitées par M. *Esquirol* , et rapporté par M. *Georget*. Enfin, tant de moyens si divers et si souvent infructueux , tant de cas d'aliénations, où on ne voit aucune indication à remplir , si ce n'est de rétablir la raison , prouvent , je crois , qu'il ne faut pas chercher le siège et la cause immédiate de la folie dans une altération organique du cerveau ; mais qu'elle n'est que le résultat d'un mode particulier de l'innervation , de l'exaltation ou de la perversion de la sensibilité , de la manière insolite dont s'opèrent les sensations et les perceptions , et par suite les idées et le jugement.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis , ars longa , occasio præceps , experientia fallax ,
 judicium difficile. Oportet autem non modò se ipsum exhibere quæ
 oportet facientem , sed etiam ægrum , et præsentem , et externum.
Sect. 1 , aph. 1.

II.

Ubi somnus delirium sedat , bonum. *Sect. 2 , aph. 2.*

III.

Somnus , vigilia , utraque modum excedentia , malum. *Ibid. ,
 aph. 3.*

IV.

Quicumque aliquâ corporis parte dolentes , dolorem ferè non sen-
 tiunt , iis mens ægrotat. *Ibid. , aph. 6.*

V.

Senes ut plurimum quidem juvenibus minùs ægrotant ; quicum-
 que verò ipsis morbi fiunt diuturni , plerumque commoriuntur.
Ibid. , aph. 39.

VI.

Epilepticis pueris mutationes , maximè ætatis , et regionum , et vitæ ,
 liberationem faciunt. *Ibid. , aph. 45.*